



## CHAPITRE IX.

### Les Cages.

Morok venait de s'armer : par-dessus sa veste de peau de daim, il avait revêtu sa cotte de mailles, tissu d'acier, souple comme la toile, dur comme le diamant ; recouvrant ensuite ses bras de brassards, ses jambes de jambards, ses pieds de bottines ferrées, et, dissimulant cet attirail défensif sous un large pantalon et sous une ample pelisse soigneusement boutonnée, il avait pris à la main une longue tige de fer chauffée à blanc, emmanchée dans une poignée de bois.

Quoique depuis longtemps domptés par l'adresse et par l'énergie du Prophète, son tigre Caïn, son lion Judas et sa panthère noire la Mort, avaient voulu, dans quelques accès de révolte, essayer sur lui leurs dents et leurs ongles ; mais, grâce à l'armure cachée par sa pelisse, ils avaient émoussé

leurs ongles sur un épiderme d'acier, ébréché leurs dents sur des bras ou sur des jambes de fer, tandis qu'un léger coup de la badine métallique de leur maître faisait fumer et grésiller leur peau, en la sillonnant d'une brûlure profonde. Reconnaisant l'inutilité de leurs morsures, ces animaux doués d'une grande mémoire, comprirent que désormais ils essaieraient en vain leurs griffes et leurs mâchoires sur un être invulnérable. Leur soumission craintive s'augmenta tellement que, dans ses exercices publics, leur maître, au moindre mouvement d'une petite baguette recouverte de papier couleur de feu, les faisait ramper et se coucher épouvantés.

Le Prophète, armé avec soin, tenant à la main le fer chauffé à blanc par Goliath, était donc descendu par la trappe du grenier qui s'étendait au-dessus du vaste hangar où l'on avait déposé les cages de ses animaux ; une simple cloison de planches séparait ce hangar de l'écurie où étaient les chevaux du dompteur de bêtes. Un fanal à réflecteur jetait sur les cages une vive lumière. Elles étaient au nombre de quatre. Un grillage de fer, largement espacé, garnissait leurs faces latérales. D'un côté, ce grillage tournait sur des gonds comme une porte, afin de donner passage aux animaux que l'on y renfermait ; le parquet des loges reposait sur deux essieux et quatre petites roulettes de fer ; on les trainait ainsi facilement jusqu'au grand chariot couvert où on les plaçait pendant les voyages. L'une d'elles était vide ; les trois autres renfermaient, comme on sait, une panthère, un tigre et un lion.

La panthère, originaire de Java, semblait mériter ce nom lugubre : LA MORT, par son aspect sinistre et féroce. Complètement noire, elle se tenait tapie et ramassée sur elle-même au fond de sa cage ; la couleur de sa robe se confondant avec l'obscurité qui l'entourait, on ne distinguait pas son corps, on voyait seulement dans l'ombre deux lueurs ardentes et fixes... deux larges prunelles d'un jaune phosphorescent, qui ne s'allumaient pour ainsi dire qu'à la nuit, car tous ces animaux de la race féline n'ont l'entière lucidité de leur vue qu'au milieu des ténèbres.

Le Prophète était entré silencieusement dans l'écurie ; le rouge sombre de sa longue pelisse contrastait avec le blond mat et jaunâtre de sa chevelure roide et de sa longue barbe ; le fanal, placé assez haut, éclairait complètement cet homme, et la crudité de la lumière, opposée à la dureté des ombres, accentuait davantage encore les plans heurtés de sa figure osseuse et farouche. Il s'approcha lentement de la cage. Le cercle blanc qui entourait sa fauve prunelle semblait s'agrandir ; son œil luttait d'éclat et d'immobilité avec l'œil étincelant et fixe de la panthère... Toujours accroupie dans l'ombre, elle subissait déjà l'influence du regard fascinateur de son maître ; deux ou trois fois elle ferma brusquement ses paupières, en faisant entendre un sourd râlement de colère ; puis bientôt, ses yeux rouverts comme malgré elle s'attachèrent invinciblement sur ceux du Prophète. Alors les oreilles rondes de la Mort se collèrent à son crâne, aplati comme celui d'une vipère ; la peau de son front se rida convulsivement ; elle contracta son museau hérissé de longues soies, et par deux fois ouvrit silencieusement sa gueule, armée de crocs formidables. De ce moment, une sorte

de rapport magnétique sembla s'établir entre les regards de l'homme et de la bête.

Le Prophète étendit vers la cage sa tige d'acier chauffée à blanc, et dit d'une voix brève et impérieuse : « La Mort... ici ! » La panthère se leva, mais s'écrasa tellement, que son ventre et ses coudes rasaient le plancher. Elle avait trois pieds de haut et près de cinq pieds de longueur ; son échine élastique et charnue, ses jarrets aussi descendus, aussi larges que ceux d'un cheval de course, sa poitrine profonde, ses épaules énormes et saillantes, ses pattes nerveuses et trapues, tout annonçait que ce terrible animal joignait la vigueur à la souplesse, la force à l'agilité.

Morok, sa baguette de fer toujours étendue vers la cage, fit un pas vers la panthère... La panthère fit un pas vers le Prophète... Il s'arrêta... La Mort s'arrêta... A ce moment, le tigre Judas, auquel Morok tournait le dos, fit un bond violent dans sa cage, comme s'il eût été jaloux de l'attention que son maître portait à la panthère ; il poussa un grondement rauque, et, levant sa tête, montra le dessous de sa redoutable mâchoire triangulaire et son puissant poitrail d'un blanc sale, où venaient se fondre les tons cuivrés de sa robe fauve rayée de noir ; sa queue, pareille à un gros serpent rougeâtre annelé d'ébène, tantôt se collait à ses flancs, tantôt les battait par un mouvement lent et continu ; ses yeux, d'un vert transparent et lumineux, s'arrêtèrent sur le Prophète.

Telle était l'influence de cet homme sur ces animaux, que Judas cessa presque aussitôt son grondement, comme s'il eût été effrayé de sa témérité ; cependant sa respiration resta haute et bruyante. Morok se tourna vers lui pendant quelques secondes ; il l'examina très-attentivement. La panthère, n'étant plus soumise à l'influence du regard de son maître, retourna se tapir dans l'ombre.

Un craquement à la fois strident et saccadé, pareil à celui que font les grands animaux en rongant un corps dur, s'étant fait entendre dans la cage du lion, Caïn attira l'attention du Prophète ; laissant le tigre, il fit un pas vers l'autre loge. De ce lion on ne voyait que la croupe monstrueuse d'un roux jaunâtre ; ses cuisses étaient repliées sous lui, son épaisse crinière cachait entièrement sa tête ; à la tension et aux tressaillements des muscles de ses reins, à la saillie de ses vertèbres, on devinait facilement qu'il faisait de violents efforts avec sa gueule et ses pattes de devant. Le Prophète, inquiet, s'approcha de la cage, craignant que malgré ses ordres Goliath n'eût donné au lion quelques os à ronger... Pour s'en assurer, il dit d'une voix brève et ferme : « Caïn ! » Caïn ne changea pas de position. « Caïn... ici ! » reprit Morok d'une voix plus haute. Inutile appel, le lion ne bougea pas et le craquement continua. « Caïn, ici ! » dit une troisième fois le Prophète ; mais, en prononçant ces mots, il appuya le bout de sa tige d'acier brûlante sur la hanche du lion.

A peine un léger sillon de fumée courut-il sur le pelage roux de Caïn, que, par une volte d'une prestesse incroyable, il se retourna et se précipita sur le grillage, non pas en rampant, mais d'un bond, et pour ainsi dire debout, superbe... effrayant à voir. Le Prophète se trouvant à l'angle de la cage, Caïn, dans sa fureur, s'était dressé de profil, afin de faire face à son

maitre, appuyant ainsi son large flanc aux barreaux, à travers lesquels il passa jusqu'au coude son bras énorme, aux muscles renflés, et au moins aussi gros que la cuisse de Goliath. « Caïn ! à bas ! » dit le Prophète en se rapprochant vivement. Le lion n'obéissait pas encore... ses lèvres, retroussées par la colère, laissaient voir des crocs aussi larges, aussi longs, aussi aigus que des défenses de sanglier. Du bout de son fer brûlant, Morok effleura les lèvres de Caïn... A cette cuisante brûlure, suivie d'un appel imprévu de son maitre, le lion, n'osant rugir, gronda sourdement, et ce grand corps retomba, affaissé sur lui-même, dans une attitude pleine de soumission et de crainte. Le Prophète décrocha le fanal, afin de regarder ce que Caïn rongeaient ; c'était une des planches du parquet de sa cage, qu'il était parvenu à soulever, et qu'il broyait entre ses dents pour tromper sa faim.

Pendant quelques instants le plus profond silence régna dans la ménagerie. Le Prophète, les mains derrière le dos, passait d'une cage à l'autre, observant ses animaux d'un regard inquiet et sagace, comme s'il eût hésité à faire parmi eux un choix important et difficile. De temps à autre il prêtait l'oreille en s'arrêtant devant la grande porte du hangar qui donnait sur la cour de l'auberge. Cette porte s'ouvrit. Goliath parut ; ses habits ruisselaient d'eau. « Eh bien !... » lui dit le Prophète. « — Ça n'a pas été sans peine... Heureusement la nuit est noire, il fait grand vent et il pleut à verse. — Aucun soupçon ? — Aucun, maitre, vos renseignements étaient bons ; la porte du cellier s'ouvrait sur les champs, juste au-dessous de la fenêtre des fillettes. Quand vous avez sifflé pour me dire qu'il était temps, je suis sorti avec un tréteau que j'avais apporté ; je l'ai appuyé au mur, j'ai monté dessus ; avec mes six pieds, ça m'en faisait neuf, je pouvais m'accouder sur la fenêtre ; j'ai pris la persienne d'une main, le manche de mon couteau de l'autre, et, en même temps que je cassais deux carreaux, j'ai poussé la persienne de toutes mes forces... — Et l'on a cru que c'était le vent ? — On a cru que c'était le vent. Vous voyez que la brute n'est pas si brute... Le coup fait, j'ai vite rentré dans le cellier en emportant mon tréteau... Au bout d'un peu de temps, j'ai entendu la voix du vieux... j'avais bien fait de me dépêcher... — Oui, quand je t'ai sifflé, il venait d'entrer dans la salle où l'on soupe ; je l'y croyais pour plus de temps. — Cet homme-là n'est pas fait pour rester longtemps à souper, » dit le géant avec mépris. « Quelques moments après que les carreaux ont été cassés... le vieux a ouvert la fenêtre, et a appelé son chien en lui disant : « Saute ! » j'ai tout de suite couru à l'autre bout du cellier ; sans cela le maudit chien m'aurait éventé derrière la porte. — Le chien est maintenant renfermé dans l'écurie où est le cheval du vieillard... Continue. — Quand j'ai entendu refermer la persienne et la fenêtre, je suis ressorti du cellier, j'ai replacé mon tréteau et je suis remonté ; tirant doucement le loquet de la persienne, je l'ai ouverte, mais les deux carreaux étaient bouchés avec les pans d'une pelisse. j'entendais parler et je ne voyais rien ; j'ai écarté un peu le manteau et j'ai vu... les fillettes dans leur lit me faisaient face... le vieux assis à leur chevet me tournait le dos. — Et son sac... son sac ? ceci est l'important. — Son sac était près de la fenêtre, sur une table à côté de la lampe ; j'au-



KING 50

Goliath

rais pu y toucher en allongeant le bras. — Qu'as-tu entendu? — Comme vous m'aviez dit de ne penser qu'au sac, je ne me souviens que de ce qui regarde le sac; le vieux a dit que dedans il avait ses papiers, des lettres d'un général, son argent et sa croix. — Bon... Ensuite. — Comme ça m'était difficile de tenir la pelisse écartée du trou du carreau, elle m'a échappé... j'ai voulu la reprendre, j'ai trop avancé la main et une des fillettes... l'aura vue... car elle a crié en montrant la fenêtre. — Misérable!... tout est manqué... » s'écria le Prophète en devenant pâle de colère. « — Attendez donc... non, tout n'est pas manqué. En entendant crier, j'ai sauté à bas de mon tréteau, j'ai regagné le cellier; comme le chien n'était plus là, j'ai laissé la porte entr'ouverte, j'ai entendu ouvrir la fenêtre, et j'ai vu à la lueur que le vieux avançait la lampe en dehors; il a regardé, il n'y avait pas d'échelle; la fenêtre était trop haute pour qu'un homme de taille ordinaire y puisse atteindre... — Il aura cru que c'était le vent... comme la première fois... Tu es moins maladroit que je ne le croyais. — Le loup s'est fait renard, vous l'avez dit... Quand j'ai su où était le sac, l'argent et les papiers, ne pouvant faire mieux pour le moment, je suis revenu... et me voilà. — Monte me chercher la pique de frêne, la plus longue... — Oui, maître. — Et la couverture de drap rouge... — Oui, maître. — Va. »

Goliath monta l'échelle; arrivé au milieu, il s'arrêta. « Maître, vous ne voulez pas que je descende... un morceau de viande pour la Mort?... vous verrez qu'elle me gardera rancune... Elle mettra tout sur mon compte... Elle n'oublie rien... et à la première occasion... — La pique et la couverture! » répéta le Prophète d'une voix impérieuse.

Pendant que Goliath, jurant entre ses dents, exécutait ses ordres, Morok alla entr'ouvrir la grande porte du hangar, regarda dans la cour, et écouta de nouveau.

« Voici la pique de frêne et la couverture, » dit le géant en redescendant de l'échelle avec ces objets. « Maintenant, que faut-il faire? — Retourne au cellier, remonte près de la fenêtre, et quand le vieillard sortira précipitamment de la chambre... — Qui le fera sortir? — Il sortira... que t'importe? — Après? — Tu m'as dit que la lampe était près de la croisée? — Tout près... sur la table, à côté du sac. — Dès que le vieux quittera la chambre, pousse la fenêtre, fais tomber la lampe, et si tu accomplis prestement et adroitement ce qui te reste à exécuter... les dix florins sont à toi... tu te rappelles bien tout?... — Oui, oui. — Les petites filles seront si épouvantées du bruit et de l'obscurité, qu'elles resteront muettes de terreur. — Soyez tranquille, le loup s'est fait renard, il se fera serpent. — Ce n'est pas tout. — Quoi encore? — Le toit de ce hangar n'est pas élevé, la lucarne du grenier est d'un abord facile... la nuit est noire... au lieu de rentrer par la porte... — Je rentrerai par la lucarne. — Et sans bruit. — En vrai serpent. » Et le géant sortit. « — Oui! » se dit le Prophète après un assez long silence, « ces moyens sont sûrs... Je n'ai pas dû hésiter... Aveugle et obscur instrument... j'ignore les motifs des ordres que j'ai reçus; mais d'après les recommandations qui les accompagnent... mais d'après la position de celui qui me les a transmis, il s'agit, je n'en doute pas, d'intérêts immenses... d'intérêts, » reprit-il après un nouveau silence, « qui touchent à ce

qu'il y a de plus grand... de plus élevé dans le monde ! Mais comment ces deux jeunes filles , presque mendiante , comment ce misérable soldat , peuvent-ils représenter de tels intérêts ?... Il n'importe , » ajouta-t-il avec humilité , « je suis le bras qui agit... c'est à la tête qui pense et qui ordonne... de répondre de ses œuvres... »

Bientôt le Prophète sortit du hangar en emportant la couverture rouge , et se dirigea vers la petite écurie de Jovial ; la porte disjointe était à peine fermée par un loquet.

A la vue d'un étranger , Rabat-Joie se jeta sur lui ; mais ses dents rencontrèrent les jambards de fer , et le Prophète , malgré les morsures du chien , prit Jovial par son licou , lui enveloppa la tête de la couverture afin de l'empêcher de voir et de sentir , l'emmena hors de l'écurie , et le fit entrer dans l'intérieur de sa ménagerie , dont il ferma la porte.



LE

# JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,  
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,  
Van der Hecht, etc.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846